TEMPÉRANCE.

IV

Toutefois, M l'Editeur, avant de parler comme il convient, en termes raisonnables et justes, de la liqueur nationale de la grande république américaine, c'est-à-dire du *whiskey*, et avant d'énumérer, en matière de *tempérance*, ses qualités et ses vertus d'agent moral, social et civilisateur,—car l'homme est encore plus selon ce qu'il boit que selon ce qu'il mange—il est peut-être bon, sans être *teetotaliste*, buveur d'eau ou grenouillard, de consacrer quelques lignes de sagesse à l'eau, boisson naturelle avant tout, et certainement indispensable.

Car l'eau, bien que fade et ne contenant aucun *esprit* qui anime, réchauffe et fortifie, n'est aucunement méprisable. Il ne faut pas s'en laver les pieds et les mains seulement. Elle est d'un plus noble usage. Elle désaltère l'homme, la femme, les animaux et les plantes. Elle nous tombe du ciel comme une bénédiction, et les sources, les ruisseaux, les rivières et les fleuves eux-mêmes sont une bénédiction véritable. Rendons-lui donc justice, comme l'école de Salerne.

Car c'est l'école de Salerne, croyons-nous, qui nous a transmis cet aphorisme: "Le vin est bon, le lait est préférable au vin, mais l'eau est préférable au lait."—En matière d'utilité générale s'entend, et sans doute au point de vue de l'hygiène et de la santé. Car il en est beaucoup qui préfèrent le whiskey au vin lui-même, et nous ne calomnions personne en admettant que ce cas est américain, de même que la bière est un cas allemand.

Au demeurant, qui sait si le buveur de whiskey, américain ou autre, ne rend pas parfois à l'eau une éclatante justice? Ne faut-il pas toujours y revenir? Car il en est un peu de l'ivrogne comme de l'athée. Quand l'athée, dit-on, sent venir la fin et que l'inconnu du lendemain l'inquiète, il cesse de nier, baisse la tête et confesse celui qu'il blasphémait la veille. Quand l'ivrogne, lui, après des libations trop copieuses et un sommeil très agité et fort peu réparateur, se réveille avec un mal de tête si violent que ses cheveux eux-mêmes lui font mal, selon l'expression populaire, c'est avec un indicible bonheur qu'il éteint la flamme qui le dévore en buvant toute une carafe d'eau et en s'écriant: Ah! que l'eau est donc bonne!

Oui l'eau est bonne.

Et ce sont de mauvais plaisants, comme il y en a toujours et partout, qui prétendent que tous les méchants sont buveurs d'eau. Le déluge invoqué ne prouve rien de semblable. Nous pensons même que tous les *teetotalistes*, tous les tempérants des Sociétés américaines ou anglaises où l'on fait sur la Bible le serment solennel de ne boire ni whiskey, ni gin, ni rack, ni bière et même ni vin, ainsi qu'il est religieusement prescrit par le Coran du prophète Mahomet, ne sont pas absolument de méchantes gens. Il en est de sincères. Si leur serment n'est pas toujours fidèlement tenu, c'est que l'espèce humaine est volontiers faible et la tentation souvent forte. Au reste, pour éviter le scandale et ne point donner le mauvais exemple, on boit en cachette. On fait comme l'honnête Turc qui, approchant la liqueur de ses lèvres, l'avale en disant: "Mahomet, ferme les yeux." La prévarication est plus dans l'exemple et le scandale que dans le fait lui-même.

Ainsi, sans demander présentement si l'eau suffit comme boisson à l'homme, si sa vertu ne devait pas nous satisfaire et si nous n'avons pas commis un abominable crime en cueillant la grappe de Noé, en faisant fermenter le houblon ou en cherchant l'*usquebaugh* ou l'*eau-de-vie* dans les grains d'or du maïs, déclarons tout simplement que l'eau est bonne.

Toutefois, même en étant *teetotaliste* et en appartenant à quatre Sociétés de Tempérance de premier ordre, n'en abusons pas.

V.

N'avons-nous pas, dans le chapitre précédent, employé le mot *vertu* à propos de l'*eau*, et s'il faut même, pour être juste, employer ce mot au pluriel, car l'eau possède certainement plus d'une vertu précieuse, ne faut-il pas cependant, en toute humilité philosophique et chrétienne, confesser que la vertu n'est pas précisément ce qui séduit le plus facilement l'homme, que nous vivons plutôt sur des vices que sur des vertus, voir même que les meilleures doctrines et les meilleures institutions n'auraient pas lieu d'être et raison d'exister sans nos erreurs, nos folies et nos vices?

Car si le vice de l'homme n'est pas exactement la vertu, il en est bien souvent l'occasion et le moyen, et les plus grands saints ne sont pas ceux qui ont le moins péché. Il y a tant de grandeur dans la rédemption qu'on est parfois tenté de bénir la faute, sinon de la glorifier pour elle-même. Et le vice, considéré à ce point de vue, est comme un précieux et puissant moyen de bien.

Ainsi, sans sortir de notre sujet, et sans vouloir prouver qu'il est absolument nécessaire d'être ivrogne pour devenir un homme parfaitement sobre et sincèrement *teetotaliste*, comme ceux que nous avons l'honneur de connaître aux Etats-Unis et qui ont déclaré une guerre à mort au whiskey et au vin lui-même, n'importe-t-il pas de dire aux Femmes très chrétiennes de la tempérance que c'est le whiskey, l'abominable whiskey, le whiskey de l'intempérance et de l'ivrognerie, le whiskey du politicien et de l'assassin, le whiskey de l'homme qui bat sa femme, le whiskey du cabaret et du *teetotaliste* qui boit en cachette, le whiskey national du sénateur qui parle éloquemment, du législateur qui fait la loi, du juge qui condamne et du peuple qui vote, qui entretient, qui fait vivre et qui rend glorieux et toujours respectable le gouvernement des Etats Unis lui-même?

Cela, sans doute, a l'air d'une mauvaise plaisanterie, et pourtant rien n'est plus vrai. Nous défions tout contradicteur à cet égard. Si l'impôt ou la taxe sur la fabrication du whiskey n'existait pas, si le gouvernement très moral et très honnête que les Etats-Unis ont le bonheur de posséder ne prélevait point un dollar et dix cents sur chaque gallon de whiskey fabriqué et consommé dans la grande République au drapeau d'étoiles, s'il n'y avait point, ici, là, plus loin et partout d'innombrables consommateurs, buveurs et lifrelofres préférant le whiskey à l'eau, M. Cleveland ferait triste mine à la Maison Blanche, et les représentants chiqueraient avec moins d'entrain au Capitole de marbre de Washington. C'est alors qu'il faudrait servir gratuitement la patrie, ou bien créer un impôt sur le revenu.—Mais les archimillionnaires ne l'entendent pas de cette oreille.

On nous dit que M. Pharr, ex-capitaine d'eau douce et candidat aux fonctions de Gouverneur de l'Etat de la Louisiane, est un disciple fervent de l'abstention et du *teetotalisme*. C'est assurément son double droit, maintenant surtout que la Louisiane du Sud et du Soleil tient à gloire d'imiter le Maine et le Massachusetts du Nord et de la prohibition.—A quand les *blue laws* du Connecticut?—Mais si M. Pharr, qui a horreur du whiskey et de toute liqueur fermentée, se voyait demain miraculeusement transformé en Gouverneur et en Excellence,—car un Gouverneur est toujours une Excellence—pourrait-il admettre que le whiskey, la bière, le vin, les cafés et les cabarets sont utiles et peut-être indispensables à l'existence du gouvernement de la Louisiane elle-même? Les licences n'alimentent-elles pas le trésor public si facile à vider et qui ressemble beaucoup au tonneau des Danaïdes?

Vous voyez donc que l'infernal whiskey, auquel notre civilisation doit tant de méfaits et tant de crimes, a pourtant un bon côté, ou plutôt une vertu qui n'existerait pas sans nos vices, et qu'il faut, à son endroit, comme le Musulman du Prophète arabe, lui faire un généreux sacrifice et pieusement dire: "Mahomet, ferme les yeux."

Le gouvernement, toutefois, en prélevant une taxe d'un dollar et dix cents de fabrication sur un gallon qui peut bien valoir intrinsèquement quinze sous, se montre encore plus Tartare que Turc.

Mais c'est le droit de tout gouvernement protecteur, prévoyant et qui ne vit pas de chanson.

VI

Ici, tout naturellement, se pose la question suivante, à la fois économique et morale:

"Si le whiskey national, qui se vend très cher à cette heure, bien que le maïs soit fort bon marché, se vendait quinze sous le gallon, comme avant la guerre de Sécession, le nombre des ivrognes augmenterait-il ou diminuerait-il?

Les vieillards, ceux qui ont vu hier et qui voient aujourd'hui, peuvent répondre. Et ils répondront assurément ceci: "Quand le whiskey se vendait quinze ou vingt sous le gallon, alors qu'on pouvait sans être riche s'en laver les pieds et les mains, le nombre des buveurs à l'excès et des ivrognes était assurément moindre qu'aujourd'hui."

En tout cas, il nous semble que les ivrognes d'hier n'avaient pas le caractère aussi mauvais que ceux de nos jours. Alors, on commettait moins de crimes, et l'ivresse, à peine une circonstance atténuante, était loin d'être une circonstance justifiante et même glorifiante. On ne s'enivrait pas précisément pour chercher querelle à son voisin et quelquefois le tuer.

Mais pourquoi ce changement dans le caractère de l'ivresse et du buveur.

Doit-on l'attribuer au prix et à la qualité du whiskey, à la politique qui grise et affole tant de gens, à de nouveaux éléments de population, aux cabarets et aux cafés multipliés, voir même aux éclatants progrès d'une civilisation qui développe puissamment les besoins de l'homme et nous éloigne de plus en plus de la vérité et de la sagesse de la nature?

Nous ne savons pas.

Mais il est certain que le prix élevé du whiskey ne diminue aucunement le nombre des consommateurs. Le contraire semble plutôt vrai. Et que ne fait-on pas pour conquérir ce qui est devenu indispensable? Il vous en faut à tout prix, *per fas et nefas*. Pour boire, vous vous passerez de manger, et quand vous buvez, c'est avec une espèce de rage et de frénésie. Vous ne connaissez plus la mesure dans l'assouvissement d'une passion souvent contrariée et pas toujours suffisamment apaisée. Car il suffit bien souvent qu'une chose soit à votre disposition pour que vous n'en abusiez pas. Abuse-t-on de l'eau?

Car c'est tout simplement une question d'usage et non d'abus.

Et les Anciens étaient sages, plus sages que nous, que les *teetotalistes* surtout, quand ils résumaient la sagesse dans ces deux mots admirables qui devraient être notre règle en toute chose: *Uti, non abuti*—"User, non abuser."

Il n'y a pas de folie plus grande au monde que celle de vouloir priver un homme d'une chose bonne, utile et surtout nécessaire. C'est le jeter vers tout écart, tout abus et toute faute. C'est en faire une victime ou un criminel. Ne faut-il pas qu'il mange et qu'il boive.

—L'eau est là! dites-vous.

VII

Oui, l'eau est là, et nous ne contestons ni son utilité ni son excellence, et nous dirons même, pour varier la note toujours un peu monotone d'une thèse de morale ou de philosophie, que la fontaine d'Hippocrène, en Béotie, était consacrée aux neuf Muses et à leur maître Apollon. C'est le cheval Pégase, un cheval ayant des ailes, qui l'avait fait jaillir de la montagne en frappant le rocher d'un coup de pied, sans doute parce qu'il avait soif. Et les eaux de l'Hippocrène ou *fontaine du cheval* avaient le merveilleux pouvoir de donner l'inspiration poétique.

C'était pourtant en Béotie.

Mais si les poètes grecs, depuis Homère qui fut grand jusqu'à Anacréon qui fut charmant, n'avaient jamais bu que de l'eau, fût-ce celle d'Hippocrène, il est probable qu'ils n'auraient été ni inspirés, ni brillants, ni splendides comme ils l'ont été. L'eau, pour bonne et pour limpide qu'elle soit, n'inspire pas. L'eau désaltère. Apollon n'en a jamais abusé, et les muses elles-mêmes, sauf peut être Uranie et Clio, l'ont plutôt aimée comme miroir que comme inspiration. *Venus sine Baccho friget*. Les dieux de l'Olympe ne buvaient pas d'eau.

Adonc, si Vénus a froid sans Bacchus, elle qui est déesse ou qui le fut, l'homme peut-il et doit-il se contenter de l'eau jaune et trouble du Mississippi ou de tout autre fleuve; et quand cet homme, par exemple, travaille d'un soleil qui se lève à la nuit qui tombe, sue dans le champ et à la charrue, fait chaque jour une dépense énorme de forces, est-il bien criminel et souverainement immoral, contre la doctrine du *teetotalisme*, de demander pour lui autre chose que de l'eau fade, écœurante, révoltante et saumâtre? Avec cette eaux qui augmente la sueur ruisselant sur son corps, et qui l'épuise, peut-il avoir beaucoup de cœur et de courage? Est-ce en chantant et joyeusement qu'il travaillera? Et pour peu que la pluie le surprenne au champ et au travail, tombant à torrents comme souvent elle tombe en Louisiane, devra-t-il la recevoir comme une autre bénédiction et déclarer que l'eau seule est toujours bonne, salutaire et bénie entre toutes les boissons que Dieu nous a données dans sa munificence de Créateur et de père de tous les hommes?

Vrai, dans ce cas comme dans plusieurs autres, tout en étant un peu *teetotaliste* et sans être candidat aux hautes fonctions de gouverneur, nous ne craindrions pas d'offrir au travailleur mouillé, trempé et grelottant peut-être un verre de chaud whiskey qui réconforterait notre homme et le ferait sourire. En bon Musulman, pour ne pas dire en bon chrétien, nous nous contenterions de dire: *Mahomet, ferme les yeux.*

Il est bien certain que l'homme n'est pas toujours raisonnable et qu'il finit par souvent aimer ce qui lui fait du mal en lui donnant du plaisir; mais il faut aussi croire que ce qu'il invente, fabrique et compose peut répondre à un besoin fort légitime, que le distillateur d'eau-de-vie ou de rhum n'est pas un scélérat qui mérite la corde ou le pilori, et que si l'eau des bayous et des cyprières de la Louisiane, avec ses fièvres paludéennes, ne satisfait pas entièrement l'homme, le travailleur le producteur, celui qui nourrit les oisifs, les politiciens, les avocats, les législateurs, les juges et beaucoup d'autres citoyens illustres, honorés et certainement dignes de l'être, c'est que le whiskey, *in se*, en soi, n'est pas aussi abominable et aussi criminel qu'on veut bien le dire. Nous ne le donnons pas certainement comme une vertu de premier ordre, bien que le gouvernement lui-même l'élève à cette hauteur; mais il convient au moins de lui rendre la justice à laquelle il a droit et de lui appliquer comme à toute chose utile les mots de la sagesse antique,—mots qui seront éternellement vrais et qui devraient être notre règle, notre raison et notre morale: *Uti, sed non abuti*.

Cette conclusion sur le whiskey, toutefois, n'est pas notre conclusion définitive sur la Tempérance.

Vous verrez plus loin, aux chapitres suivants, quand nous parlerons de la vigne du Seigneur maudite par les hypocrites de la Tempérance et les apôtres du *Teetotalisme*.

J. GENTIL.

LES CLOCHES

Mars lui avait donné le mal d'amour, à Biasce! Depuis deux ou trois nuits, il ne parvenait pas à fermer l'œil; il éprouvait par tout le corps des fourmillements, des ardeurs, des piqûres, comme si d'un moment à l'autre allaient lui jaillir hors de la peau par milliers, des bourgeons, des brindilles, des bosquets de roses sauvages. Au fond de son galetas entrait, on ne sait par où, une odeur nouvelle, une odeur fraîche et âpre de sèves en travail, de jeunes marrucas et d'amandiers en fleur....

Par sainte Barbe protectrice! la dernière fois qu'il avait vu Zolfina, c'était justement à un amandier qu'elle s'appuyait et elle contemplait deux ailes de barque en haute mer, et, sur sa tête, il y avait une allégresse de blancheur embaumée qui chuchotait dans le soleil; et, autour d'elle, il y avait la floraison azurée d'une houle de lin; et, dans ses yeux, il y avait deux belles pervenches ouvertes; et, sans doute, il y avait aussi des fleurs dans son cœur!

Sur son grabat, Biasce affolé repensait à toute cette lumière, à tout ce débordement de printanière vie. Et déjà la ligne extrême de l'Adriatique, là-bas, s'éclairait des premiers regards timides de l'aube, lorsqu'il se leva et grimpa par l'escalier de bois jusqu'aux nids d'hirondelles, sur le faîte du clocher.

Dans l'air flottaient des voix étranges, indistinctes, pareilles à des halètements fugitifs, à des respirations de feuilles, à des frôlements de pousses vertes, à des froufrous d'ailes. Les maisons accroupies dormaient encore; la plaine était encore dans un demi-sommeil sous son rideau de brouillards légers; çà et là, sur cet immense lac stagnant, les arbres se balançaient à la brise; au fond, les collines violâtres se dégradaient en tons très tendres, fondues avec l'horizon cendré; en face, c'était la mer, miroitant comme une bande d'acier, avec quelque voile obscure dans la pénombre; et puis, sur le tout, une fraîche et diaphane sérénité de firmament où les étoiles pâlissaient une à une.

Les trois cloches immobiles, avec leurs ventres creux de bronze orné d'arabesques, attendaient que le bras de Biasce lançât leurs vibrations triomphales dans les souffles du matin.

Et Biasce prit les cordes. Au premier branle, la plus grosse cloche, la Louve, eut un frémissement profond: sa large bouche se dilata, se resserra, se dilata encore; une vague de sons métalliques, suivie d'une sorte de mugissement prolongé, déferla sur tous les toits, se propagea avec le vent par toute la plaine et par tout le rivage. Et les tintements se précipitaient, se précipitaient; le bronze s'animait, ressemblait à un monstre fou de colère ou d'amour, oscillait épouvantablement à droite et à gauche, montrant sa gueule aux deux baies, jetant deux larges notes profondes reliées par un grondement continu, rompant tout à coup le rythme, accélérant le mouvement jusqu'à se fondre en un frisson d'harmonie cristalline, s'élargissant avec solennité dans l'espace. En bas, les flots des sons et les flots de la lumière croissante chassaient le sommeil des campagnes; les brouillards montaient en fumée, se doraient, se dissolvaient doucement dans la clarté matinale; les coteaux prenaient une couleur de cuivre. Et, soudain, c'était un autre timbre sonore: le carillon de la Strige, aigre, rauque, cassé, pareil à un aboi rageur contre le hurlement d'un fauve.... Et puis, c'était le martellement rapide de la Chanteuse, un martellement gai, limpide, agile et mutin, pareil à une averse de grêle sur une coupole de cristal. Et c'étaient encore les échos lointains des autres campaniles réveillés; le campanile de San Rocco, là-bas, ce campanile roussâtre, blotti entre les chênes; le campanile de Santa Teresa, cet énorme pain de sucre ajouré; le campanile de San Franco; ce campanile du couvent... dix, quinze bouches métalliques qui déversaient sur les champs les variations joyeuses et saines de l'hymne dominical, dans un triomphe de lumière.

Biasce, ce tintamarre l'enivrait. Il fallait le voir, le gamin ossu et nerveux, avec sa grande cicatrice rougeâtre sur le front, démener les bras en haletant, s'accrocher aux cordes comme un singe, se faire enlever par la force irrésistible de sa chère Louve, grimper jusqu'à la logette pour donner les derniers branles à la Chanteuse dans le frémissement sourd des deux autres monstres domptés.

Là-haut, il était roi. Les lierres touffus escaladaient le vieux mur écaillé avec un élan de jeunesse; ils s'entortillaient aux poutres de la toiture comme à des troncs vivants; ils revêtaient les briques vermeilles d'une tenture de petites feuilles coriacées, luisantes, pareilles à des plaquettes d'émail; ils pendaient par les larges auvents comme une pullulation de fins reptiles; ils donnaient l'assaut aux tuiles égayées par les nids, des nids vieux et nouveaux tout gazouillants déjà d'hirondelles en amour. On l'appelait fou, le pauvre Biasce; mais là-haut, il était roi et poète. Lorsque le ciel serein se courbait sur la campagne fleurie, lorsque l'Adriatique brasillait d'yeux de soleil et de voiles orangées, lorsque les rues grouillaient de travail; il restait, lui, au faîte de son clocher comme un faucon sauvage, sans rien faire, l'oreille appliquée contre le flanc de la Louve, de la bête terrible et superbe qui, un soir, lui avait fendu le front; et, de temps à autre, il la frappait avec le joint du doigt pour en écouter les longues et délicieuses vibrations. Auprès de lui, la Chanteuse reluisait comme un joyaux dans sa robe d'arabesques et de chiffres, avec l'image de saint Antoine en relief; plus loin, la Strige montrait son vieux ventre sillonné tout du long par une crevasse et les lèvres ébréchées.

Quelles songeries sur ces trois cloches, quel vagabondage de rêves bizarres, quelles envolées lyriques de passion et de désirs! Et comme elle était belle et gentille, l'image de Zolfina, émergeant sur cette mer d'ondes sonores dans les midis enflammés, ou s'évanouissant dans les crépuscules alors que la Louve prenait son ton de mélancolie lasse et ralentissait son carillon jusqu'à mourir de langueur.

Une après-midi d'avril, ils se rencontrèrent dans la prairie, derrière les noyers de la Monna, sous un ciel d'opale au zénith avec des taches violacées au couchant. Elle fredonnait en fauchant de l'herbe pour la vache. L'odeur du printemps lui montait à la tête et lui donnait le vertige, telle la vapeur du vin doux en octobre. Quand elle se penchait, son cotillon lui frôlait parfois la chair nue, légèrement, comme d'une caresse; et le plaisir lui faisait fermer les yeux à demi.

Biasce s'avançait en se dandinant, le béret en arrière et un bouquet d'œillets à l'oreille. Il n'était pas vilain garçon, Biasce; il avait de grands yeux, noirs, pleins d'une tristesse sauvage, d'une sorte de nostalgie, des yeux qui rappelaient ceux des bêtes en captivité; et puis, il avait dans la voix un charme, quelque chose de profond qui ne semblait pas humain; il ne connaissait ni modulations, ni flexibilités, ni morbidesses; là-haut, en compagnie de ses cloches, dans le grand air, dans la grande lumière, dans la grande solitude, le langage qu'il avait appris était plein de sonorités, de notes métalliques, d'âpretés imprévues, de profondeurs gutturales.

—Que faites-vous, Zolfina?

—Je fais du foin pour la vache du père Michel: voilà ce que je fais! répondit la blonde fille qui, le sein palpitant, restait courbée pour ramasser son herbe.

—O Zolfina, cette bonne odeur, la sentez-vous? J'étais au faîte du campanile; je regardais les barques que le vent grec pousse en mer; et vous avez passé au bas, et vous chantiez .... vous chantiez *Fleur d'herbette*.

Il s'arrêta parce qu'il sentit sa gorge s'étrangler soudain. Et ils se turent tous les deux, ils se mirent à écouter le bruissement large des noyers et le murmure de la mer lointaine.

Biasce, tout pâle, finit par se pencher, lui aussi, sur l'herbe, et parmi cette voluptueuse fraîcheur végétale, ses mains avides cherchaient les mains de Zolfina devenue rouge comme braise.

—Voulez-vous que je vous aide? dit-il brusquement.

Deux beaux grands lézards amoureux traversèrent le pré comme des flèches et disparurent dans les marrucas de la haie.

Biasce lui saisit le poignet.

—Laisse-moi! murmura la pauvre fille d'une voix défaillante. Laisse-moi, Biasce!

Puis elle se serra contre lui, se laissa embrasser, lui rendit ses baisers; et elle disait: "Non! non!" en lui tendant les lèvres, deux lèvres rouges et humides comme des baies de cornouiller.

Leur amour grandissait avec le foin; et le foin montait, montait comme une vague; et, au milieu de cette marée verte, Zolfina, droite, avec un foulard rouge noué aux tempes, avait l'air d'un splendide coquelicot luxuriant. Quelle allégresse de ritournelles sous les files basses des pommiers et des mûriers blancs, le long des buissons chargés de nèfles et de chèvrefeuille, dans les champs jaunes de choux en fleurs, tandis que là-bas, à Sant'Antonio, la Chanteuse faisait des variations si gaies qu'on aurait dit une pie énamourée!

Mais, un matin que Biasce attendait à la Fontaine avec un beau bouquet de giroflées fraîchement cueillies, Zolfina ne vint pas. Elle s'était alitée, malade de la variole noire.

Pauvre Biasce! Quand il l'apprit, il sentit son sang se glacer et chancela plus fort que la nuit où la Louve lui avait fendu le front. Et pourtant, il dut monter au campanile et se rompre les bras à tirer les cordes, lui qui avait le désespoir au cœur, dans le brouhaha du dimanche des Rameaux, dans une allégresse insultante de soleil, de branches d'olivier, de jolies étoffes, de nuages d'encens, de chansons et de prières, tandis que sa pauvre Zolfina souffrait Dieu sait quelles tortures, ô vierge bénie, Dieu sait quelles tortures!

Il y eut des jours terribles. A la tombée des ténèbres, Biasce rôdait autour de la maison de la malade comme un chacal autour d'un cimetière; il s'arrêtait par moments sous la fenêtre close, éclairée de l'intérieur, et avec des yeux gonflés de larmes, il regardait les ombres passer sur les vitres en tendant l'oreille, en comprimant de la main sa poitrine que brisait la suffocation: puis il continuait de tournoyer comme un fou, ou courait se réfugier dans la logette. Il y passait les longues heures de la nuit, près des cloches immobiles, terrassé par l'angoisse immense, plus blême qu'un cadavre. Sous lui, dans les rues inondées de lune et de silence, rien, pas âme qui vive: devant lui, la mer triste et moutonnante qui se brisait avec une rumeur monotone sur les rivages déserts; sur lui l'azur cruel.

Et là-bas, sous ce toit qu'on entrevoyait à peine, Zolfina était à l'agonie, étendue sur sa couche, muette, avec sur son visage noirâtre des coulées grumeleuses de matières purulentes, muette toujours, tandis que la bougie pâlissait dans la blancheur crépusculaire et que le chuchotement des prières éclatait en une explosion de sanglots. Deux ou trois fois elle souleva sa tête blonde, péniblement comme si elle eût voulu parler; mais les mots lui restaient dans la gorge, mais l'air lui manquait, mais la lumière l'abandonnait. Elle remua les lèvres avec des râlements étouffés, comme un agneau qu'on égorge, puis se glaça.

Biasce alla la voir, sa pauvre morte. Hébété, les yeux vitreux, il regarda le cercueil tout embaumé de fleurs fraîches sous lesquelles s'allongeait cette pourriture de jeunes chairs, cette corruption d'humeurs déjà décomposées sous la neige du lin. Il regarda un instant, mêlé dans la foule; puis il sortit, revint au gîte, monta l'échelle de bois jusqu'à moitié, prit la corde de la Chanteuse, fit un nœud coulant, y passa son cou, se laissa pendre dans le vide.

Les soubresauts du pendu firent que, à travers le silence du Vendredi-Saint, la Chanteuse lança dans un éclair de lumière cinq ou six carillons inattendus, argentins, joyeux; et un vol d'hirondelles jaillit du toit dans le soleil.

AU CONSERVATOIRE.

Il y a juste un quart de siècle, Ambroise Thomas, dont l'*Abeille* a retracé la brillante carrière au lendemain de sa mort, recueillait la succession de l'auteur de la *Muette* et du *Domino noir* à la direction du Conservatoire national de musique et de déclamation. Cette succession, si enviée en dehors de son côté honorifique, valait à son nouveau titulaire un traitement annuel de 10,000 francs. Mais, tandis qu'Auber avait toujours conservé son appartement particulier, Ambroise Thomas, au contraire, s'installa au Conservatoire, où l'administration des beaux-arts lui avait réservé tout un corps de logis, qu'on agrandit plus tard, ce qui permit à l'illustre maître et à Mme Ambroise Thomas, d'inaugurer, pendant la saison des concerts, ces réceptions dominicales, où se retrouvait, entre cinq et sept heures, le tout-Paris artistique et mondain.

Soit dit en passant, et pour la gouverne des candidats futurs à la succession d'Ambroise Thomas, qu'il se pourrait parfaitement, en raison des besoins nouveaux du Conservatoire, que l'on supprimât le logement du directeur; cette réserve pourrait bien donner à réfléchir aux candidats de demain.

Ces candidats, quels seront-ils? On prononce déjà des noms: notamment ceux de MM. Jules Massenet et Théodore Dubois. Le nom de M. Larroumet était également prononcé hier, mais on sait que l'ancien directeur des beaux-arts n'a pas fait acte de candidat à l'heure qu'il est. M. Ryer ou M. Camille Saint-Saëns, qu'on verrait avec plaisir à la tête du Conservatoire, ne voudront sans doute pas abandonner, l'un, la vie retirée qu'il mène, et l'autre ses habitudes de voyages lointains.

Il semble donc que ce sera entre MM. Théodore Dubois et Massenet que le ministre des beaux-arts aura à se prononcer. On doit à la vérité de dire que M. Dubois semble tenir la tête.

L'organisation intérieure du Conservatoire est assez peu connue. L'administration de l'établissement est soumise à un conseil supérieur, concernant à la fois les études musicales et les études dramatiques, dont font partie, avec le ministre de l'instruction publique et le directeur des beaux-arts, les plus éminents des compositeurs et des auteurs dramatiques.

A cette heure même, on trouve dans ce conseil supérieur les noms de MM. Ernest Reyer, Massenet, Camille Saint-Saëns, Théodore Dubois, Victorien Sardou, Jules Lemaître et Ludovic Halévy. Il convient d'ajouter à ces noms ceux de M. Delaunay, qui représent eles comédiens; M. Deschapelles, chef du bureau des théâtres à la direction des beaux-arts.

L'administration proprement dite se compose, outre le directeur, d'un chef du secrétariat, M. Emile Réty, attaché au Conservatoire depuis de longues années et si dévoué à ses intérêts; d'un bibliothécaire, M. Weckerlin, et enfin d'un conservateur du musée d'instruments, M. Léon Pillaut.

Les professeurs du Conservatoire ne sont pas précisément, contrairement à ce qu'on pourrait croire, de terribles budgétivores. Trois seulement, parmi eux, gagnent 3,000 francs par an. Ce sont les professeurs de composition, MM. Massenet, Théodore Dubois et Lenepveu. Les autres professeurs, qui se divisent en professeurs titulaires et professeurs agrégés, reçoivent un traitement qui va de 1,200 à 2,400 francs pour les premiers et de 600 francs à 1,200 francs pour les seconds. Quant aux professeurs supplémentaires, ils n'ont pas d'appointements. On leur remet généralement à la fin de l'année une gratification quasi régulière de 400 francs.

On jugera que ces divers traitements sont vraiment modestes, les professeurs étant presque tous des hommes d'une valeur éprouvée, comme par exemple M. Bourgault-Ducoudray, chargé du cours d'histoire générale de la musique; MM. Emile Pessard et Raoul Pugno, professeurs d'histoire générale de la musique, et MM. Paul Vidal, Gabriel Marty, Ch.-M. Widor, Diémer, etc. Et, détail particulier, aucun de ces professeurs ne saurait guère espérer toucher quelque jour une pension de retraite. En effet, pour y avoir droit, il faut être âgé de soixante ans et compter trente ans de service. Or, il n'est pour ainsi dire pas d'exemple d'un professeur au Conservatoire nommé avant d'avoir passé la trentaine. C'est ainsi que MM. Got et Delaunay ont dû abandonner la carrière de professeur sans bénéficier de la pension de retraite.

Il existe en France huit succursales du Conservatoire. L'administration des beaux-arts les désigne simplement sous le titre de: *Ecoles de musique*. Au contraire, la province les désigne pompeusement sous le nom de *Conservatoires*. Ceux-ci sont établis à Dijon, Lille, Lyon, Nancy, Nantes, Perpignan, Rennes, Toulouse. Plusieurs des directeurs de ces écoles sont eux-mêmes des musiciens distingués, comme MM. Aimé Gros, Guy Ropartz et Deffès. Celui-ci est un ancien grand-prix de Rome, et c'est sous sa direction que la plupart des jeunes maîtres actuels de l'école française ont commencé leurs études, tels que MM. Gaston Salvayre, l'auteur de *Richard III*: Paul Vidal, le nouveau chef d'orchestre de l'Opéra, et Gabriel Marty, tous deux chargés de la direction des concerts dominicaux de l'Académie nationale de musique.

⁂

L'auteur de *Mignon* est mort avant d'avoir pu réaliser le projet qu'il avait formé de fêter le centenaire du Conservatoire par une grande manifestation artistique qui aurait eu lieu, selon toute probabilité, au Trocadéro.

La fête devait être suivie d'un banquet auquel eussent été conviées les personnalités les plus marquantes de la politique, de la science et des arts.

Le centenaire coïncidant avec celui de l'Institut, on avait dû en retarder de quelques mois la célébration. Le projet sera-t-il repris? Il faut l'espérer.

C'est, en effet, en 1795 que l'Institut national de chant et de déclamation prit le nom de Conservatoire de musique. En réalité, l'établissement fonctionnait depuis six ans.

C'est sous le Consulat que le ministre de l'intérieur en modifia l'organisation primitive et confia les classes aux compositeurs les plus célèbres de l'époque: Méhul, Lesueur, Cherubini, Martini, Gossec, Monsigny, Adam, Boieldieu, Kreutzer et Baillot.

Sous l'Empire, le Conservatoire subit nombre de modifications. Son directeur, Bernard Sarrette, qui avait été élevé à ces fonctions par le gouvernement de la première république, fut révoqué à la chute de Napoléon Ier. D'ailleurs le Conservatoire resta fermé pendant de longs mois. Ce n'est qu'en 1816, le 1er avril, que l'établissement rouvrit ses portes sous la dénomination nouvelle de: Ecole royale de musique. La direction en fut confiée à Perne, qui allait être remplacé, six ans plus tard, par le célèbre Cherubini.

Entre temps, une école primaire de chant avait été créée et placée sous l'habile administration de Choron.

A Cherubini on adjoignit bientôt Habeneck, qui reçut le titre de directeur honoraire du Conservatoire et qui, quelques années après, fonda les fameux Concerts qui se sont perpétués jusqu'à nos jours, et qui sont un des attraits artistiques les plus recherchés des dilettantes. On se souvient que, l'année dernière, Ambroise Thomas et M. Taffanel, le directeur actuel des concerts, tirent une innovation unanimement approuvée, en permettant à une femme du monde, une de nos compatriotes, Mme Kinen, nièce de M. Eustis, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, de se faire entendre.

Cherubini resta vingt ans à la tête du Conservatoire. Il eut comme successeur Auber, qui conserva ses fonctions pendant plus de trente ans, de 1842 à 1871.

⁂

Quoi qu'en disent ses détracteurs, le Conservatoire est une véritable pépinière de compositeurs et d'artistes. Pour deux ou trois qui se sont distin-

FEUILLETON.

APRÈS LA BATAILLE

PAR E. DE KÉRATRY.

I.

Le 19 juillet 1870, vers huit heures du soir, la route, de Metz aux pentes de Saint-Privat, résonnait de propos galants et joyeux. Des voitures de poste, des groupes de cavaliers aux allures vives la sillonnaient; arrivés à un coude appuyant brusquement sur la droite, ils disparaissaient successivement derrière les bois de Jaumont. Les rayons du soleil, se couchant à travers des nuées d'or et de pourpre, scintillaient sur les fourreaux de sabres des officiers d'artillerie, qui suivis de leurs ordonnances, s'en allaient au bal. On maugréait bien un peu contre la renonciation du prince de Hohenzollern, qui, connue du matin, était venue renverser tous les châteaux en Espagne de l'avancement; mais on se consolait; ce n'était que partie remise; et puis, on allait danser ce soir-là avec les plus jolies héritières de la Lorraine. L'ancien président de Cour, M. de Mailli, mariait sa petite-fille Edmée au capitaine Raymond Clairin, commandant l'une des batteries de campagne tenant garnison à Metz: c'était une soirée de fiançailles, que les bruits de guerre avaient retardée; le lendemain devait se célébrer la cérémonie.

A mi-hauteur, entre la forêt de Jaumont et le bois des Fèves, flanqué de deux futaies séculaires, se dresse un vieux château Louis XIII. La cour d'honneur est déjà prise d'assaut par les équipages accourus de la ville et des campagnes voisines. Les cavaliers ralentissent le pas, sautent à terre, et, jetant les rênes de leurs montures à leur escorte, s'engouffrent bruyamment sous la véranda qui sert de vestibule.

Les salons, luxueusement éclairés, resplendissent sous les toilettes. L'entrée des officiers fait sensation. Le colonel d'artillerie est en tête; il marche droit à travers la foule des invités, qui s'écartent: çà et là, de charmants minois parmi les jeunes femmes qui forment la haie. Les unes lèvent les yeux, les autres les baissent: romans qui commencent ou qui finissent.

Un beau et grand vieillard à la chevelure argentée, se détache et s'avance à la rencontre du colonel. Il s'appuie sur le bras d'une jeune fille éclatante de beauté; c'est l'ancien président et la fiancée. A leur droite, apparaît le capitaine Clairin. La physionomie de ces trois personnages est à l'unisson: elle respire un air de bonheur sans mélange.

Le colonel avait préparé son petit discours; il s'arrêta militairement devant le vieillard, caressa sa moustache, redressa sa stature, commença d'une voix sonore: "Monsieur le président...." et marqua une pause; puis, la mémoire lui échappant totalement, il brusqua sa harangue en quelques mots, qui allèrent droit au cœur de la jeune fille et de son grand-père:

"Nous sommes venus tous, en corps, pour vous dire combien nous estimons et nous aimons le brave capitaine Clairin...."

Cela dit, il donna une chaude accolade au fiancé, non moins ému.

Le président se borna à un serrement de mains, éloquent en son silence. Le visage de Mlle Edmée rayonnait, et les camarades défilèrent amicalement devant le groupe, pendant que le capitaine mordillait sa brune moustache, les yeux un peu humides. Le défilé terminé, l'orchestre préluda aux premiers accords, et les deux fiancés, donnant le signal de la valse, disparurent dans un tourbillon d'épaulettes, de fleurs et de diamants.

L'ancien président de Cour était de vieille noblesse de robe, D'origine lorraine, il jouissait à Metz d'une haute réputation, acquise par une longue carrière toute de travail et d'intégrité. Après avoir pleuré sa belle-fille et son fils, il avait élevé avec passion sa petite-fille, restée orpheline. Possesseur d'un vaste patrimoine, retiré dans ses terres, qu'il faisait valoir, il avait consacré tous ses soins à l'éducation de l'enfant; éducation solide, où le cœur et le corps se développaient à l'envi.

Mlle Edmée n'avait point déçue les espérances de son aïeul. La taille souple et élancée, le teint mat, les cheveux bruns, les yeux profonds, elle apparaissait pleine de charmes, à la voir enlacée au bras de son danseur. A son sourire tranquille, à sa pose pleine de chasteté, on devinait une âme déjà forte et maîtresse d'elle-même. Quand elle avait mis sa main dans celle de l'heureux capitaine, elle avait réalisé son propre rêve comme le désir de son grand-père, jadis étroitement uni au colonel Clairin, le père de Raymond.

Son choix, il faut le dire, avait été bien inspiré, et le nouveau couple était assorti: officier d'avenir et de passé, sorti de l'Ecole de Metz dans les premiers rangs, distingué à Solférino, décoré au Mexique, le jeune capitaine, dont la bravoure et le sang-froid avaient été mis à l'épreuve, faisait naître, de prime-abord, respect et sympathie par sa prestance militaire et sa coutoisie empreinte de franchise.

Un peu avant minuit, la fête était dans son plein. Les coupes de champagne glacé circulaient. Quelques officiers, assis à la fraîcheur du dehors, sous la véranda, fumaient une cigarette, devisant à qui mieux mieux sur l'improvisation de leur chef et sur les charmes de leurs valseuses, lorsqu'un cavalier entra à bride-abattue dans la cour.

Après avoir remis un pli à un valet de pied, qui le porta immédiatement, à travers les salons, au colonel d'artillerie, il attendit en selle, de pied ferme, pendant que son cheval, tout fumant, emplissait la cour de hennissements.

Les officiers déserteurs du bal rentrèrent en toute hâte, au moment même où le colonel, la lettre décachetée à la main, s'approchait du président; le capitaine et Mlle de Mailli étaient à ses côtés.

—Monsieur le président, je vous apporte une grande nouvelle: le général de division m'informe que la guerre vient d'être déclarée à la Prusse, et que mon régiment a l'insigne honneur de partir demain au point du jour en avant-garde sur le Rhin.... Vous nous excuserez de vous quitter aussi brusquement pour courir à d'autre violons.... En vous présentant tous nos respectueux hommages, permettez-nous de vous dire: "Au revoir!" ainsi qu'à la très gracieuse châtelaine.... A notre retour, mademoiselle, nous boirons à la santé du commandant Clarin!....

La voix du colonel avait sonné comme le clairon. Les danses s'étaient soudain arrêtées; on se fût cru transporté dans le château enchanté de la "Belle au Bois-Dormant." Raymond et sa fiancée se regardaient avec tristesse. Edmée avait la blancheur du marbre.

A la vue de cette pâleur subite, le vieux magistrat n'avait pu maîtriser un tressaillement douloureux.

Au moment où le capitaine se levait pour accompagner son colonel, d'un geste bienveillant celui-ci le retint, en lui disant:

—Demeurez, capitaine; vous nous rejoindrez demain....

Alors, Mlle de Mailli s'avança et, tendant sa main dégantée à son fiancé, lui parla devant tous d'une voix assurée:

—Non, Raymond, partez tout suite. La France a besoin du plus humble. Je prierai Dieu pour elle et pour vous!

Le capitaine étreignit d'un long baiser la main d'Edmée, serra le vieillard sur sa poitrine; puis, s'étant écrié: "Mon colonel, je suis à vos ordres!" il gagna le péristyle sans se retourner.

Un grand bruit de pas de chevaux résonna sur le pavé de la cour; les rumeurs de galops cadencés, mêlés de cliquetis d'armes, s'éteignirent peu à peu dans le lointain, et le silence se fit.

Entourée de ses amies éplorées, Mlle de Mailli se jeta dans les bras de son grand père.

II

"Au bivouac de Courcelles-Chaussy,
"le 31 juillet, au soir.

"Ma bien chère Edmée,

"Je viens enfin de recevoir la lettre du grand-père, datée d'il y a déjà cinq jours. Elle m'a fait du bien. Je l'attendais; et puis j'en ai retiré précieusement la fleur aimée que vous lui avez confiée. Vous aviez deviné tout ce que son parfum, le vôtre, apporterait de réconfortant à l'exilé...... Comme vous avez été vaillante pour tous deux!.... Je vous vois encore, je vous admire, et je m'accuse de ma faiblesse. Le coup soudain qui m'a frappé était si cruel! A la veille de notre union, trop longtemps désirée, se séparer, hélas! sans même une minute pour les adieux.... Je me suis senti terrassé, oublieux même un instant de mon épée. Mais vous m'avez bien vite rappelé à la patrie. Grâce à vous, le soldat s'est retrouvé tout entier....Il ne forme plus qu'un souhait, celui de se jeter dans la mêlée sous vos couleurs. Je me sens invincible, et je défie la Destinée. N'êtes-vous pas mon talisman?

"Voici qu'on annonce pour demain notre mouvement en avant par Sarrebruck. Tout, autour de moi, est plein d'ardeur, hommes et chevaux. Ce sera rude, mais je crois que nous arriverons encore à temps pour vendanger et boire le clair vin du Rhin: j'en porterai votre chère santé!

"Que ce papier vous livre tout ce qu'il y a de meilleur en moi, sans oublier la part du grand père....

"A vous éternellement!

"RAYMOND."

On se rappelle la tentative avortée de Sarrebruck; et puis, huit jours après....

"Gros-Tenquin, 8 août au soir.

"Ma chère amie, plaignez-nous!....C'est la défaite, sans chef, sans direction!.... Après trois jours de retraite, avant-hier, détaché avec ma batterie sur le plateau de Spickerem, de deux à quatre heures du soir, j'ai canonné le 3e corps prussien, qui a fini par s'emparer de Forbach.... Notre 2e corps a perdu près de 5,000 hommes, ses sacs et ses vivres. La nuit entière s'est passée à errer dans les bois; puis nous avons reçu l'ordre de nous replier sur Metz. Heureusement que la France est derrière nous!....

"A la réception de ce billet tracé en toute hâte, je vous en conjure, Edmée, au nom de tout ce que nous avons de plus cher, quittez le château sans retard, et réfugiez-vous chez vos cousines de Verdun.

"Ce billet, qui sera le dernier que je pourrai tracer avant le grand choc des deux armées, vous est porté par un homme sûr; par lui, envoyez-moi de vos nouvelles....

"Nous avons fait et nous ferons notre devoir. Que Dieu vous garde! A quand?

"RAYMOND."

Après avoir expédié cette lettre à Mlle de Mailli, le capitaine, dans l'obscurité et par une pluie battante, se dirigea à travers champs vers ses pièces. Il allait visiter les travaux de défense qu'il avait ordonnés pour les couvrir. On redoutait une attaque de nuit.

Quelques feux de bivouac fumant sous l'ondée, des rumeurs mystérieuses s'élevant du fond des bois en avant du front de bandière, les sentinelles se relevant à voix basse dans le camp endormi, le cadre était bien en harmonie avec les sombres pensées de Raymond. Pourtant, c'était une âme fortement trempée que la sienne! Mais il éprouvait déjà l'oppression de ce sentiment indéfinissable que ceux-là seuls qui l'ont ressenti peuvent exprimer. Depuis qu'il menait la rude vie des camps, il avait toujours guerroyé sur la terre étrangère, en vainqueur, la